Les *refranes* dans le *Quichotte* d'Avellaneda

LOUIS COMBET
Université Lumière *Lyon 2 (Francia)*

On a beaucoup glosé sur le *Quichotte* d'Alonso Fernández de Avellaneda. Souvent pour tenter de percer le mystère qui entoure l'identité de ce personnage. Parfois aussi pour établir un bilan des qualités et les défauts respectifs du *Quichotte* de Cervantès et de celui de l'imitateur. Dans ce scrutin, le plateau de la balance ne penche pas en faveur de ce dernier. Du moins de nos jours, car nous verrons qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Il est vrai le texte d'Avellaneda n'est pas dénué de mérites, et s'il reste effectivement à cent lieues en dessous de son modèle, force est de reconnaître qu'il supporte assez bien la comparaison avec d'autres ouvrages considérés à l'époque et aujourd'hui encore comme dignes de figurer dans les anthologies de la littérature narrative des Siècles d'Or castillans.

Pourtant ce n'est point ici le lieu de rouvrir ce débat déjà ancien, et encore moins de proposer une nouvelle interprétation critique du contenu de l'ouvrage. Pour un début d'approche de ce type et une revue des principaux commentaires et jugements suscités par le livre du "faussaires", il suffira de renvoyer le lecteur à la remarquable Introduction de Martín de Riquer dans son édition du *Quichotte* apocryphe —c'est celle qui servira ici de référence[1]. Sans écarter l'analyse purement littéraire, le grand érudit y examine, outre les aspects biographiques et bibliographiques de la question, certaines caractéristiques de l'écriture d'Avellaneda d'un grand intérêt —comparaison de certains passages du texte avec celui de Cervantès, recherche de sources, d'influences et de références, éclaircissements lexicaux—, et dans le corps même de l'ouvrage des notes de bas de page viennent compléter ces observations. C'est également un travail de linguiste mais surtout de folkloriste qu'on présente ici: on y abordera un des aspects du livre de l'Imitateur simplement ébauché par Martín de Riquer et qui concerne la présence des *refranes* dans le "faux" *Quichotte*. Aspect limité, donc, et souvent négligé par les commentateurs, pour une raison évidente: s'agissant de l'imitation d'un élément caractéristique spectaculaire du texte de Cervantès, n'est-il pas naturel que l'imitateur ait voulu utiliser lui aussi ce procédé qui avait tant impressionné les lecteurs du chef-d'oeuvre dès 1605? Dans cette perspective, tout ce qui a été dit à ce propos pour le *Quichotte* de Cervantès vaudrait pour celui d'Avellaneda. Le problème mérite examen.

Et puisque *refranes* il y a, c'est naturellement le personnage de Sancho Pança qui, en l'occurrence, a attiré l'attention. Mais dans le *Quichotte* de Cervantès le jovial écuyer n'est pas le seul à dire des *refranes*: on en trouve dans la bouche d'autres personnages et, également, sous la plume de certains narrateurs intradiégétiques. C'est ce qui se produit aussi dans le *Quichotte* apocryphe, et ce phénomène vaut qu'on s'y arrête. Encore faudrait-il, en ce qui concerne les *refranes*

[1] Alonso Fernández de Avellaneda, *Don Quijote de la Mancha*, edición, introducción y notas de Martín de Riquer, Madrid, Espasa-Calpe, S.A., «Clásicos Castellanos», núms. 174, 175, 176.

du livre d'Avellaneda, pouvoir disposer d'un recensement aussi complet que ceux qui ont été établis pour celui de Cervantès. C'est ce relevé qu'on va fournir ici.

Quelques remarques méthodologiques concernant l'établissement et la présentation de ce corpus. On considérera comme *refrán* tout énoncé anonyme, le plus souvent indépendant[2], normatif et d'usage commun, exprimé sous forme directe ou analogique, et souvent pourvu d'éléments prosodiques (rythme, oppositions, allitérations, rime ou assonance). J'ai donc exclu de la liste ci-dessous les énoncés parémiologiques d'origine savante, essentiellement les sentences, maximes, aphorismes et apophtegmes, exprimés en castillan ou en latin. Mais la distinction entre ces types d'expressions (savantes ou semisavantes) et les proverbes ne va pas toujours de soi, pas plus en castillan que dans d'autres langues. Dans le doute, la justification du choix fera l'objet d'une brève explication.
Pour ce qui est de la *localisation* des *refranes* dans le texte d'Avellaneda, il m'a semblé utile d'indiquer leur place respective dans l'édition de référence. Dans leur transcription, j'ai adopté un critère empirique souple: le *refrán* apparaît sous sa forme généralement admise dans les dictionnaires ou autres recensements modernes. Mais étant donné la difficulté de l'isoler parfois jugé utile de reproduire à la suite de l'énoncé lui-même l'essentiel du passage du texte où il figure. Enfin, en ce qui concerne l'ordre de présentation des *refranes*, je n'ai pas cru bon, pour diverses raisons, d'adopter le principe du classement traditionnel par ordre alphabétique à partir du premier mot ou du mot-clé. On les trouvera donc classés pas *personnages*: à savoir, ceux qui en font usage, et dans l'ordre de leur apparition dans le texte Précisons aussi que le *Quichotte* d'Avellaneda comprend 36 chapitres, distribuées en 3 *Parties*, désignées respectivement comme *Quinta Parte* (chap. 1-12), *Sexta Parte* (chap. 13-24) et *Séptima Parte* (chap. 25-36). Cette disposition répond au désir du «faussaire» d'apparaître comme le continuateur de la *Première Partie* (1605) du *Quichotte* de Cervantès, elle-même divisée assez arbitrairement en quatre *Parties*. On sait que cette disposition ne sera pas maintenue dans la «véritable» *Seconde Partie*, de 1615 —Cervantès ne tenant sans doute pas à paraître imiter l'imitateur.

Après chaque *refrán* on trouvera l'indication du chapitre suivie de celle de la page correspondante dans l'édition de Martín de Riquer (par exemple: I, 1 = chapitre 1, page 1). Lorsque pour des raisons diverses, sémantiques ou de technique narrative (en particulier celles qui concernent les modalités d'insertion du *refrán* dans le texte de l'ouvrage), un *refrán* se trouve cité par Avellaneda de façon incomplète ou morcelée, je le restitue sous sa forme traditionnelle (du moins lorsque celle-ci est identifiable), assortie parfois d'une explication ou d'une note de bas de page. J'emploie un même procédé pour les *refranes* de Sancho cités de façon *déformée*; mais, dans ce cas, j'utilise les tirets inclinés *doubles* (*//.../*/), ouvrants et fermants, pour signaler qu'à l'intérieur de l'espace ainsi délimité figure une *série* de *refranes* corrélés (les célèbres *sartas* ou *retahilas* égrenées par Sancho) et qu'Avellaneda a utilisé seulement en *six* occasions: une fois en tant que narrateur (chap. IV) et cinq fois dans des enfilades placées dans la bouche de Sancho (chap. XI, XXIII, XXVII et XXXV). A l'intérieur de chacune de ces séries, dont les deux plus longues ne dépassent pas quatre *refranes*, ceux-ci sont séparés par un tiret oblique (.../...), et je restitue le texte canonique à la suite de la citation. D'une façon plus générale, dans tous les cas où un éclaircissement m'a semblé nécessaire j'ai fait apparaître la forme la plus habituelle de l'énoncé (en général celle qui figure dans les dictionnaires et autres ouvrages spécialisés). Il s'agit là d'une démarche qui sacrifie autant à l'empirisme qu'à l'exigence "scientifique". Une dernière précision: je transcris dans l'orthographe

[2] La restriction concerne les *locutions proverbiales*, c'est-à-dire ces énoncés sentencieux qui ne diffèrent des proverbes qu'en ce qu'ils ne constituent généralement un prédicat complet et, employées en discours, demandent seulement un sujet pour constituer une proposition et peuvent devenir autonomes grâce à une thématisation par des formules verbales normatives du type «Il faut (Il ne faut pas)», «On doit (On ne doit pas)», («Mieux vaut...»), etc. Quelques exemples de locution proverbiale en castillan: *Ir por lana y volver trasquilado*; *Pagarlo todo junto, como el perro los palos*; *Echar la soga tras el caldero*...

moderne les *refranes* qui composent la liste ci-dessous (je n'ai donc pas suivi sur ce point Martín de Riquer, qui a maintenu dans le texte de son édition l'usage orthographique d'Avellaneda, courant à son époque).

Les 36 chapitres du *Quichotte* d'Avellaneda se distribuent de la sorte dans l'édition de référence: Tome I:chap. 1-12; Tome II: chap. 13-24; Tome III: chap. 25-36). Si donc on a présent à l'esprit que les trois *Parties* du *Quichotte* d'Avellaneda correspondent respectivement aux trois volumes de l'édition de Martín de Riquer, il ne sera pas trop difficile de lire les références des *refranes* dans la liste ci-dessous. Par exemple: le *refrán* «Agua pasada no mueve molino», qui ouvre la liste sous l'indication *I,30*, est situé à la page 30 du vol. n° 174 et figure donc obligatoirement dans la *Première Partie*.

Le *Quichotte* d'Avellaneda est un livre mal connu. On trouvera en annexe le résumé que j'en donne en m'inspirant directement de celui que fournit Martín de Riquer dans son Introduction (pp. VII-CIV).

LISTE DES *REFRANES*

Sancho Pança

Quinta Parte

1. «Agua pasada no mueve molino» (I, 30) (répét. n^{os} 40,58).
2-6.// «Con su pan se lo coma» (*Cerv.DQ* II, 25) (répét. n^{os} 22,55)./ «Quien yerra y se enmienda a Dios se encomienda»./ «Una ánima sola ni canta ni llora»./ «Cuando la perdiz canta, señal es de agua»./ «A falta de pan, buenas son tortas».// (I, 47).
7. «Yo no quiero perro con cencerro» (I, 61-62) (répét. n° 17: «Buscar perro con cencerro») (*Cerv.DQ* I, 23).
8.// «De noche todos los gatos son pardos» (*Cerv.DQ* I, 33)./ «A falta de colcha no es mala manta»// (IV, 86).
9. «Quien ama el peligro, mal que le pese, ha de caer en él» (VI, 123).
10-13.// «Más vale que lo que se ha de hacer temprano se haga tarde»./ «Al que Dios madruga, mucho se ayuda»./ «Allá darás, sayo en casa el rayo (répét. n° 21) (*Cerv.DQ* II; 10)./ «Más vale buytre volando que pájaro en mano» /répét. n° 51) (*Cerv.DQ* I, 31; II, 12, 72).// (XI, 220) (Normalement: «No dejes para mañana lo que puedes hacer hoy»./ «Al que madruga, Dios le ayuda»./ «Allá darás, rayo, en casa de Tamayo»./ «Más vale pájaro en mano que ciento volando»).

Sexta Parte

14. «En la barba del ruin se enseña el barbero» (XIV, 32).
15. «No se enseña a rebuznar quien va entre asnos» (XIV, 35).
16. «La letra con sangre entra» (XXI, 164) (*Cerv.DQ*. I, 25).
17. «Buscar perro con cencerro» (XXII, 180) (répét. n° 7: «Yo no quiero perro con cencerro»).
18-19.// «Donde menos se piensa se caza la liebre (*Cerv.DQ*. II, 10, 30)./ «Do quiera que vayas, de los tuyos hayas».// (XXIII, 196) (Texte: «Que el diablo es sutil, y donde no se piensa se caça la liebre; y como dizen, doquiera que vayas, de los tuyos ayas»).
20. «Viendo la barba de su amigo remojar, echen la suya a quemar» (XXIV, 226) (Pour: «Cuando la barba de tu amigo vieres quemar, pon la tuya a remojar»).

Séptima Parte

21. «Allá darás, sayo, que no en mi rayo (XXV, 13) (répét n° 12) (Pour: «Allá darás, rayo, que no en mi sayo». Plus souvent: «... en casa de Tamayo». Voir *Cerv.DQ* II, 10).
22. «Con su pan se lo coman» (XXV, 14) (répét. n^{os} 2, 55).
23. «Haz mal y no cates a quién, haz bien y guárdate» (XXV, 14) (Normalement: «Haz bien y no cates a quién; haz mal y guárdate»).
24. «Quien más no deja, morir se puede» (XXV, 27) (Texte:«...bien dizen que quien más deja, morir se puede»).
25. «Al ruin, quando le ruegan, luego se ensancha» (XVII, 69).
26-27.// «Más longanizas hay que días»./ «Aunque bobos, bien sabemos mamarnos el dedo»// (XXVII) (Correas: «Aunke bovo, no tanto ke no sepa kuántas son kuatro». «Aunke bovo, ni en todo, ni del todo».
28. «A quien dan, no escoge» (XXIX, 106).
29. «Escudero por escudero, Valladolid en Castilla, y amo por amo, Lisboa en Portugal» (XX, 133).
30. «Manos besa el hombre que las querría ver cortadas» (XXXI, 134).
31. «San Pedro se la bendiga» (XXXII, 150) (*Cerv.DQ* II, 56: «A quien Dios se la dio, san Pedro se la bendiga»).

32. «A perro viejo no cuz cuz» (XXXII, 151) (Santillana: «A perro viejo, tus tus». Celestina: «A perro viejo no cuz cuz». «*Cerv.DQ* II, 33,69: «A perro viejo no hay tus, tus»).
33. «Al enemigo que huye, la puente de plata» (XXXIII, 174) (répét. n[os] 41, 48).
34. «Harto gaze quien haze hazer» (XXXV, 195).
35. «La vida de palacio es vida bestial, do se vive de esperanzas y se muere en algún hospital» (XXXV, 197).
36. «¡Jo, que te estriego, burra de mis suegro!» (XXXV, 202) (*Cer.DQ* I, 10).
37-39.//«¿Quién es tu enemigo?: el de tu oficio»./ «En el arca abierta, siempre el malo peca»./ «Quien hurta al ladrón, harto digno es de perdón»// (XXXV, 207).

Don Quichotte
Quinta Parte
40. «Agua pasada no puede moler molino» (I, 30) (répét. n[os] 1, 58).
41. «Al enemigo que huye, la puente de plata» (VI, 130) (répét. n[os] 33, 48).

Sexta Parte
42. «El que se llega a los buenos, ha de ser uno de ellos» (XIV, 34).
43. «Quien anda entre leones a bramar se enseña» (XIV, 34).
44. «No pudiendo volverse al asno, volverse a la albarda» (XIV, 39) (Variante: «Quien no puede dar en el asno, da en la albarda»).
45. «Un bel morir toda la vida honora» (XVI, 89)[3].
46. «Las mujeres, buscadas huyen y huidas buscan» (XXI, 166) (*Cerv.DQ* I, 20: «Éssa es natural condición de mujeres...: desdeñar a quien las quiere y amar a quien las aborrece»).
47. «No es la miel para la boca del asno» (XX, 214) (*Cerv.DQ* I, 52).

Séptima Parte
48. «Al enemigo que huye, la puente de plata» (XXVII, 63) (répét. n[os] 33, 41).
49. «De los enemigos, los menos» (XXVII, 87).

Avellaneda (*Séptima Parte*)
52. «Cada loco con su tema» (XXXVI, 217).
53. «Tarde la locura se cura» (XXXVI, 229).

Bárbara (*Sexta Parte*)
54. «Aunque fea no espanto» (XXII, 188).
55. «Con su pan se lo coma» (XXIII, 195) (répét. n[os] 2, 22).
56. «En manos está el pandero que le sabrá bien tañer» (XXVII, 65) (*Cerv.DQ* II, 22).

Une servante d'auberge (*Quinta Parte*)
57. «Aunque negra, no tiznamos» (IV, 99) (Correas: «Aunke negro, no tiznamos. Aunke negro, amo, no tisnamo. Aunke somo negro, onbre somo, alma tenemo»).
58. «Agua pasada no muele molino» (IV, 99) (répét. n[os] 1, 40).

Don Gregorio[4] (*Sexta parte*)
59. «Al mozo malo ponedle la mesa y enviadle al recaudo» (XVII, 94) (Texte: «ponelde... envialde...»).
60. «Para lo hecho no hay remedio» (XVIII, 115).

Antonio de Bramonte, soldat (*Sexta Parte*)
61. «La ocasión es madre de grandes maldades» (XVI, 77).

Frère Esteban, ermite (*Sexta Parte*)
62. «En la barba del ruin se enseña el barbero» (XIV, 32).
63. «Es infalible que se llegue al cabo de adonde se saca algo y no se eche» (XVIII, 113) (Texte: «Es infalible que se llegue al cabo adonde se saca algo, como dize el refrán, y no se eche», Acad.: «Donde hay saca y nunca pon, presto se llega al hondón»).

---

[3] Note de Martín de Riquer: «Versión algo españolizada del verso 56 de la canción, de Petrarca *Ben mi credea*, que reza así: 'Ch'un bel morir tutta ma vita onora'. Se hizo tan popular que en el *Refranero* de Francisco de Espinosa (1527-1547) se registra: «Un bel morir fa tutta la vita buona, dize el Ytaliano» (p. 250).

[4] Protagoniste de la nouvelle intercalée *Los felices amantes*.

Le curé d'Argamasilla (*Quinta Parte*)
64. «El huésped, quienquiera que sea, merece ser honrado» (I, 32) (Texte: «Porque, como dizen, el huésped quienquiera que sea, merece ser honrado»).

Doña Luisa, la Prieure[5] (*Sexta Parte*)
65. «El oír no puede ofender» (XVII, 101) (Texte: «...pues, como dize, el oir no puede ofender»).

Un Prieur[6] (*Sexta Parte*)
66. «Todos los principios son dificultosos» (XV, 56) (Texte: «...pues como dize el philósopho, todos los principios son dificultosos, y más los que son de cosas arduas» (Lope de Vega, *La Dorotea*: «Todos los principios son difíciles» (Acto II, esc. 4; v. note de Martín de Riquer).

Quelques observations, qui concernent la comparaison de l'usage des *refranes* chez Avellaneda et Cervantès. Et d'abord du point de vu quantitatif. La différence est considérable: moins de soixante chez Avellaneda (compte tenu des répétitions); environ cinq cents dans le *Quichotte* de Cervantès (125 dans la Première Partie et 337)[7]. Mais c'est évidemment dans l'estimation qualitative que les différences entre les deux ouvrages est manifeste. Il est clair que l'intérêt que les deux auteurs montrent envers les *refranes* n'est pas tout à fait de même nature: circonstanciel et utilitaire chez Avellaneda, il répond chez Cervantès à une préoccupation plus profonde. Pour ce dernier, l'utilisation des *refranes*, outre sa fonction ludique de premier degré, est destinée également à faire passer le message relativiste qu'Erasme et la Réforme avaient tenté de répandre avant que le zèle des contre-réformateurs ne vienne, du moins en Espagne, détruire toute velléité d'instauration d'un christianisme authentique. Dans cette perspective, l'incontinence parémiologique de Sancho et les facéties qui viennent l'agrémenter peuvent être considérées *aussi* comme un humoristique trompe-l'oeil destiné à éloigner les foudres des censeurs.

Mais il est clair qu'il n'entrait pas dans les intentions de Cervantès d'écrire un ouvrage apologétique et encore moins un traité de théologie. Au-delà des préoccupations spirituelles de son auteur, le *Quijote* de Cervantès reste un livre de fiction et, en tant que tel, il raconte une «histoire» et met en scène des personnages. Il y a, il est vrai, personnage et personnage, et on ne doute guère aujourd'hui que le génie de Cervantès a été de créer non pas *un* protagoniste, comme dans la plupart des ouvrages de fiction traditionnels (et comme pourrait le faire croire le titre de son livre) mais *deux*, ou plutôt *deux dans un*, puisque le rapport dialectique qui s'établit très vite entre l'hidalgo et son serviteur est un des éléments principaux qui donne au livre sa qualité de chef-d'oeuvre. C'est cette dynamique que vient conforter l'abondance des *refranes*, non seulement par la simple présence de ces énoncés (qui renverraient à une «sagesse populaire» dont Cervantès ne devait guère se soucier), mais parce que les *refranes* de Sancho y sont souvent repris et discutés par don Quichotte (ou par d'autres personnages), quelles que soient les raisons de cette *participation active*. Tout ou presque a été dit sur ce phénomène d'interaction dans le *Quichotte* cervantin et sur l'importance du jeu dialectique qui s'y développe, timidement dans la Première Partie, puis avec de plus en plus de force jusqu'à constituer, dans la Seconde, un des aspects essentiels de la narration. Et c'est l'absence, dans le livre d'Avellaneda, de cette multiplicité génératrice d'un foisonnement de significations d'où naît à la fois la *profondeur* et l'*humour*, qui fait la différence entre l'ouvrage du modèle, merveilleusement *léger*, et celui de l'imitateur, univoque et grevé d'*esprit de sérieux* en dépit des efforts de son créateur pour le faire paraître drôle. Avellaneda peut bien saupoudrer son récit d'historiettes, de bons mots et de *refranes*, il reste incapable de recréer ce rapport que la magie de l'*ambiguïté* charge dans l'ouvrage de Cervantès de significations inattendues. Lui-même, d'ailleurs, s'était privé de ce recours en mettant en scène un don Quichotte *véritablement* fou et un Sancho

[5] Protagoniste de la nouvelle *Los felices amantes*.

[6] Dans la nouvelle *El rico desesperado*.

[7] J'emprunte ces chiffres à l'article de Monique Joly, «Ainsi parlait Sancho Pança», recueilli dans *Études sur 'Don Quichotte'*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996 (pp. 257-297), p. 259.

véritablement stupide et grossier, à la façon des *bobos* du théâtre médiéval et pré-lopesque: deux marionnettes sans âme ni sentiments et incapables de *dialoguer* véritablement, que ce soit à partir des *refranes* ou sur tout autre sujet. Ainsi son ouvrage reste plat et lourd, *en dépit de ses qualités*[8].

Car il faut le redire: Avellaneda n'est pas un écrivain insignifiant, et ses talents de conteur lui ont valu nombre d'éloges dès la parution de son livre mais surtout au siècle suivant. On sait que ce personnage mystérieux faisait partie des admirateurs de Lope de Vega (or l'animosité entre ce dernier et Cervantès était notoire). Mais il faut chercher ailleurs l'essentiel des raisons qui ont poussé l'imitateur à écrire son ouvrage: non seulement pour se défendre lui-même (ou Lope de Vega) contre ses détracteurs, mais pour remettre en quelque sorte don Quichotte et Sancho dans le "droit chemin". Martín de Riquer, dans son (Introd. cit.), a donné un résumé des études sur cette question, qui, avec celle de l'identité du faussaire, a principalement éveillé l'intérêt des historiens de la littérature[9]. On rappelera qu'Avellaneda était peut-être un homme d'Église, en tout cas un catholique convaincu dont on peut penser qu'il faisait partie du nombre des contre-réformateurs les plus conservateurs et tarditionalistes (on dirait aujourd'hui "intégristes"): ceux qui, à l'époque, tentaient en Espagne de faire disparaître les dernières traces de la prédication d'Erasme aussi bien que celles des Réformes et de faire rentrer dans le rang les catholiques encore tentés par le retour aux sources du christianisme et les revendications libertaires[10]. Cervantès, qui n'appréciait guère les donneurs de conseils et autres moralistes; avait probablement un faible pour ces rénovateurs, actifs depuis le début du XVI[e] siècle (des plumes célèbres ont vu dans son *Quichotte* une illustration prudemment cryptée de cette sympathie). Avellaneda pensait tout différemment, et on peut imaginer que, d'une certaine façon, le propos de son livre, habité par l'*esprit de sérieux* sous le déguisement bouffon, obéissait davantage à un désir de remise en ordre idéologique qu'à une passion pour la littérature d'imagination. On peut évidemment objecter que tout ouvrage littéraire, même le moins directement marquée du signe de son époque, répond *nolens, volens* à une idéologie. Certes, mais è en rester au plan de la création *littéraire*, commun propos *avoué* des deux adversaires, on constatera qu'Avellaneda a raté son coup. C'est l'opinion de Martín de Riquer, qui observe: «Cuanto más se penetra en Avellaneda se advierte que hay en él una actitud mental, literaria y de pensamiento, que le llevó a dar a "su" Quijote no tan sólo para continuar el de Cervantes, sino para oponerle otra ideología más afín, no a los tiempos, sino a la especial mentalidad contrarreformista, ortodoxa a macha martillo, y tradicionalmente piadosa del autor y de muchos de sus contemporáneos» (pp. XCIII-XCIV).

Martín de Riquer a raison de faire le départ entre époque et mentalité. Au début du XVII[e] siècle, le combat contre les idées d'Erasme et de Luther qui avait fait trembler les fondements des pouvoirs en Espagne était mené d'abord par l'institution cléricale, et de la façon la plus rigoureuse. Mais cette répression prenait parfois des formes que l'on jugerait aujourd'hui surprenantes, voire cocasses. Dans le domaine de la littérature, par exemple, alors que des textes qui paraissent aujourd'hui anodins se voyaient sévèrement poursuivis, l'usage de certains "grossièretés" (scatologiques ou mêmes érotiques), trouvait une réelle indulgence chez les censeurs officiels, même dans les cas où des membres du clergé lui-même étaient concernés (un comportement qu'on retrouve, avec des nuances, dans les régimes totalitaires de toutes les époques). Le *Quichotte* d'Avellaneda fournit un

---

[8] Monique Joly, à ce propos: «Sans rien comprende [...] aux problèmes qu'entend poser Cervantès, Avellaneda saisit certains procédés dans leur aspect purement externe et il a tendance à les utiliser avec une surcharge dans laquelle il croit sans doute affirmer sa supériorité. On peut, à cet égard, observer combien il alourdit l'évocation du château fort imaginaire, en prodiguant les termes techniques (II, 4), ou l'utilisation de la lettre d'amour suivie d'une réponse prosaïque, ou encore la version qu'il donne du conte atrappe dans lequel des animaux doivent passer en grand nombre un fleuve qu'on ne peut leur faire franchir qu'un à un (II, 21). Or, s'il place assez tôt dans son oeuvre une enfilade de proverbes dans la bouche de Sancho (II, 2), il n'en fait plus ensuite qu'un usage sporadique et qui, surtout, ne donne jamais lieu à la moindre polémique» («Ainsi parlait Sancho Pança», art. cit., dans *op. cit.*, p. 271).

[9] Là-dessus voir Martín de Riquer, Introduction citée, pp. LXXXVIII-CIV.

[10] Dans son *Pensamiento de Cervantes*, Américo Castro a ouvert véritablement la voie dans ce domaine. Sur l'animosité d'Avellaneda envers la Réforme et le luthéranisme telle qu'on peut la déduire de son ouvrage, voir encore Martín de Riquer, Introd. cit., pp. XLII-XLIII.

remarquable exemple de cette tolérance des institutions (même si les grossièretés qui foisonnent dans son livre ne concernent jamais les membres du clergé). Et il faudra attendre le XIX[e] siècle pour noter sur ce point une évolution de la critique et des mentalités. En 1905, Menéndez y Pelayo, farouche conteur de Zola et de son école, donne le ton. Après avoir reconnu les qualités de conteur d'Avellaneda, il observe:

> [...] el diálogo, aunque atestado de suciedades que levantan el estómago en cada página; es propio y adecuado a los figurones *rabelesianos* que el novelista pone en escena. Lo que decididamente rebaja el libro a una categoría inferior [...] es el feo y hediondo naturalismo en que con delectación se revuelca, la atención predominante que concede a los aspectos más torpes, a las funciones más ínfimas y repugnantes del organismo animal. Si no es un escritor pornográfico, porque no lo toleraban los tiempos ni el temple de su raza, es un escritor *escatológico* y de los peor olientes que pueden encontrarse (pp. XCVI-XCVII).

Le très catholique et conservateur polygraphe exagère à peine, et on retrouve de semblables jugements sous la plume des critiques modernes les plus tolérants. Quoi qu'il en soit, il semble bien que les descriptions "rabelaisiennes" d'Avellaneda n'ont choqué personne à une époque où le concept de l'humour était assez différent du nôtre. Mais il est également vrai que l'ouvrage de l'imitateur n'a pas suscité, au moment de sa parution, un intérêt considérable: il faudra attendre la fin du XVII[e] siècle suivant pour que le livre trouve, sinon un public, du moins des admirateurs de plus en plus nombreux dans les milieux littéraires. Moins d'abord en Espagne qu'en France, où l'hispanophile Alain-André Lesage, l'auteur du *Gil Blas de Santillane*, en fournit une adaptation en français dont le succès sera éclatant. L'ouvrage paraît en 1704, avec une Introduction de l'auteur, brève mais significative, dont on extraira ce passage:

> [...] il me paroît qu'Avellaneda n'est point mal sorti de son entreprise. Il a fort bien soûtenu le caractere de Don Quichotte. Il ne le perd point de veuë, il en fait un chevalier errant, qui est toûjours grave et dont toutes les paroles sont magnifiques, pompeuses et fleuries. Pour son Sancho, il faut demeurer d'accord qu'il est excellent et plus original même que celui de Cervantès. C'est un païsan qui a tout le bon sens de l'autre, mais il est encore plus simple et il dit au hazard mille choses qui, par l'adresse de son auteur, ne démentent point sa simplicité, quoiqu'elles renferment souvent des idées fines et piquantes. Le caractere de l'autre Sancho [*celui de Cervantès*] n'est pas si uniforme: tantôt il lui échappe des traits d'ingénuité et tantôt il tient des discours malins, dont on voit bien qu'il sent toute la malice, qui sont quelquefois trop relevés pour un païsan et trop sensés pour un valet qui est la duppe des folles visions de son maistre. J'oublie que c'est Sancho qui parle, et je sens, malgré moi, que c'est l'auteur sous le nom de Sancho. Enfin, on peut dire, ce me semble, qu'il y a une différence sensible entre les deux Sancho: celui de Cervantès veut souvent faire le plaisant, et il ne l'est pas; celui d'Avellaneda l'est presque toujours, sans vouloir d'estre (XCV-XCVI),

De tels jugements paraissent aujourd'hui incompréhensibles, sauf à se placer dans l'optique de Lesage et de l'idée que les autorités littéraires de son époque se faisaient de la littérature. Car, à l'époque, cette analyse a été accueillie avec faveur par l'institution littéraire en France et également dans l'Espagne nouvellement passée sous la tutelle des Bourbons. A tel point que la réédition du livre d'Avellaneda verra le jour en 1737 en Espagne, nantie de l'approbation élogieuse du tout-puissant don Agustín de Montiano y Luyando, défenseur acharné des règles du néo-classicisme français, poète dramatique médiocre mais critique littéraire hautement considéré, Secrétaire du Roi et de la «Real Junta para dependencias con Inglaterra». S'inspirant directement de Lesage, et près avoir critiqué les observations de Cervantès sur l'ouvrage de son imitateur, don Agustín y exprime clairement sa préférence pour le livre d'Avellaneda, car, écrit-il, les aventures qu'on y trouve «son muy naturales, y [...] guardan la rigurosa ley de la verosimilitud». Et c'est, explique-t-il, le respect de cette "rigoureuse loi" qui fait que, contrairement à ce qu'on peut observer dans le *Quichotte* de Cervantès, le "caractère" de don Quichotte n'y varie guère du début à la fin, et que, pour les mêmes raisons, la plaisante grossièreté d'un paysan («rusticidad graciosa de un aldeano») y est mieux exprimée que dans le modèle, où s'expriment alternativement et contradictoirement, une grande naïveté («suma simpleza») et une fine malice («delicada picardía») jointe à une remarquable

intelligence («particular discreción»). Intolérable invraisemblance, s'indigne le censeur, et qui laisse penser que Cervantès a prêté parfois à un grossier paysan sa propre personnalité («obra Sancho de quando en quando como el autor, en lugar de hablar éste siempre como Sancho»): une "erreur" que s'est bien gardé de suivre Avellaneda dans son livre, où la personnalité de l'Ecuyer reste toujours la même d'un bout à l'autre du récit («no se desmaya jamás la muestra que da de sí al principio, ni se adelanta a acciones, dichos o discursos, que nos obligan a desconocerlo»). Et don Agustín conclut en déplorant l'ignorance et le mauvais goût qui font que même des grands esprits («ingenios») de l'époque méprisent la mesure et le juste milieu («proporción y medio»), qualités, selon lui, indispensables à toute oeuvre d'art[11].

On pourrait relever ailleurs de semblables jugements. Ce qu'il importe de souligner est que cette condamnation du *Quichotte* cervantin au nom de la *vraisemblance* (au sens moderne du terme) et de la *mesure* procède, en fin de compte, de la même matrice conceptuelle —orthodoxie *vs* réforme— que celle qui conduisait le clergé contre-réformateur à choisir Avellaneda contre Cervantès. Et c'est également cette mentalité dominante tout au long du siècle dit des Lumières qui rend le mieux compte de l'utilisation *raisonnable* des *refranes* dans l'oeuvre du "faussaire" (nous avons observé cette modération dans l'approche quantitaive du phénomène). Issus d'un type de littérature (populaire ou folklorique) que l'Église catholique aussi bien que les doctrinaires du néoclassicisme littéraire rejetaient, sauf à titre d'ornement (dont il convenait d'user avec modération et seulement dans un certain contexte), les *refranes* n'avait droit de cité dans les Belles-Lettres que s'ils savaient rester discrets. Les beaux esprits de l'Antiquité et de la Renaissance ne les admettaient que par exception et proscrivaient d'en citer plus de deux à la fois dans la conversation relevée et les textes littéraires. Cervantès, transgresse l'interdit en plusieurs occasions. Avellaneda, lui, le respecte (à trois exceptions près, qui concernent respectivement les séries 2-6, 10-13 et 37-39 de la liste ci-dessus). Mais le plaisir que Cervantès semblait prendre à citer ses *refranes* ne semble pas être partagé par l'Imitateur (qui donne l'impression de n'en user ainsi que de pur maintenir l'illusion que son *Quichotte* est *réellement* une suite de celui de 1605).

Pourtant, sur ce point, on peut imaginer que Cervantès et Avellaneda ne pensaient pas très différemment. Depuis longtemps la littérature écrite des pays européens avait coupé les ponts avec le folklore, auquel elle n'avait recours qu'occasionnellement, afin de créer des *effets de contrastes* —en Espagne comme ailleurs, la parémiologie n'avait droit de cité que lorsqu'elle était *savante*, d'où la vogue des sentences, maximes et aphorismes qui, dès l'antiquité gréco-latine et dans les littératures des pays de la Romania et jusqu'au XVIII[e] siècle concurrencent, même dans les ouvrages dits populaires, les proverbes traditionnels). Cervantès lui-même s'est plié à cette règle dans ses différents ouvrages, à l'exception de son *Quichotte* —mais on sait que les *refranes* n'apparaissent que très progressivement dans la Première Partie pour se multiplier ensuite et spécialement dans la Seconde à la suite de l'intérêt manifesté par les premiers lecteurs pour le personnage de Sancho. Cette faute de goût (aux yeux des doctes), ne pouvait que déplaire à Avellaneda qui, contraint par les circonstances à la reprendre à son compte, tâche de la rendre acceptable en limitant l'emploi de ces énoncés désormais bons pour le *vulgaire*. En revanche, son ouvrage est riche en sentences, maximes et aphorismes en castillan ou en latin. Dans ce domaine, Cervantès est resté infiniment plus sobre.

Une dernière remarque: dans le *Quichotte* d'Avellaneda, seuls Sancho et don Quichotte disent un nombre significatif de *refranes*: moins de quarante pour l'écuyer, à peine dix pour son maître. Les autres personnages, spécialement les représentants de l'ordre nobiliaire et du clergé n'en disent pratiquement jamais, s'ils emploient volontiers des parémies savantes. Don Alvaro Tarfe, metteur en scène des bourles dont Sancho et le Chevalier sans Amour sont les "héros", n'emploie lui-même que des sentences.

[11] Voir Appendice II de l'édition de Martín de Riquer, t. III, pp. 236-237.